

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 36

Artikel: Leçons de chasse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE
 Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
 SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
 ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
 Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
 Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
 Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
 la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les nouveaux abonnés à dater du 1^{er} octobre prochain, recevront GRATUITEMENT le journal D'ICI AU 30 SEPTEMBRE.

Les opinions toutes faites et les vieux garçons.

Les opinions toutes faites!! Mon Dieu! quelle plaie! Nous avons un stock énorme de ces âneries qui sont passées à l'état d'axiomes, et que, par conséquent, personne ne s'avise de détruire, ni même de discuter. D'où viennent-elles, qui les a inventées? Mystère! C'est sans doute de la génération spontanée. Le plus souvent, elles sont si ridicules qu'elles ne soutiennent pas une minute de réflexion; mais qui s'aviserait d'y réfléchir? Notre époque, qui a détruit tant de choses, les a religieusement conservées.

Il est vrai qu'elles sont commodes. Elles servent de jalons pour diriger la pensée; en les suivant, on est sûr de ne pas s'écarter des chemins battus et, par conséquent, de se trouver toujours en nombreuse compagnie. Les opinions toutes faites! c'est une sorte de lien, un signe maçonnique, grâce auquel des gens, qui ne se sont jamais vus précédemment et que séparaient des barrières de nationalités et de langues, se reconnaissent pour des frères. Puis, pensez donc que de temps elles économisent et combien elles facilitent les rapports sociaux.

A notre époque si agitée, où irions-nous, grand Dieu, s'il fallait nous faire chacun une idée sur toutes choses, et que de fois ne risquerions-nous pas de nous battre avec nos plus proches et plus chers amis? Ne vaut-il pas mieux accepter honnêtement le catéchisme légué par les devanciers? C'est tout profit.

Eh bien, non, et quand j'entends répéter gravement les sornettes que le gros du public accepte sans broncher, je ne puis m'empêcher de protester.... en mon for intérieur seulement; l'âge ne m'a pas encore enlevé toute ma timidité.

Il en est une, spécialement, qui a le don de m'agacer, et cela arrive souvent; c'est l'opinion que l'on se fait des vieux garçons.

« Les vieux garçons, dit la sagesse de M. Tout-le-monde, sont tous des égoïstes. S'ils ne se marient pas, c'est uniquement parce qu'ils ne pensent qu'à eux. L'égoïsme, c'est le fond du cœur de tout célibataire. »

Et l'on part de ce principe pour tourner en ridicule ces pauvres vieux garçons, les piller, et en faire les boucs émissaires de toute la société.

Bien sûr qu'il y a des égoïstes parmi eux, mais, bien certainement, moins que parmi les mariés.

Vous souriez et vous haussez les épaules. — « Ce pauvre Pierre d'Antan, dites-vous, prêche pour sa paroisse; mais quant à prouver ce qu'il avance, c'est une autre question. »

— Bien sûr qu'il prêche pour sa paroisse.

Bien fou serait-il, le curé qui prêcherait pour la chapelle d'à côté. Et quant à prouver, ce sera vite fait, surtout avec des lecteurs aussi intelligents que ceux du *Conteur*.

Les gens mariés, dites-vous, font preuve de dévouement: ils se sacrifient pour leurs enfants. Etes-vous bien sûrs qu'ils fassent preuve de dévouement? Avez-vous jamais entendu un jeune homme vous dire avant son mariage :

« Par goût, je me passerais fort bien du mariage, mais je veux me marier afin de pouvoir me dévouer pour ma femme et pour une *travée* d'enfants. »

Ah! le bon billet.

Je n'ai pas encore rencontré cet oiseau rare. J'ai vu cependant beaucoup de mariages. J'ai vu qu'on se mariait souvent — hélas! — par intérêt ou par ennui, quelquefois — heureusement — par amour. Du premier cas, nous n'en parlerons pas; il est évident que le dévouement n'a rien à faire dans ces sortes d'unions; quant au second, réfléchissez une minute et vous verrez qu'il est exactement pareil.

L'amour, mais connaissez-vous un sentiment qui soit plus égoïste? Dans les romans, il est vrai, on voit apparaître l'amour désintéressé: dans la vie pratique, jamais. Quand on épouse quelqu'un, par amour, à quoi pense-t-on avant tout, sinon à assurer son propre bonheur. Si l'on peut faire, par surcroît, le bonheur de la personne aimée, c'est tant mieux, mais ceci ne vient qu'en second. Où est-il l'amoureux qui dira :

« Un autre homme recherche celle que j'aime; mieux que moi, par son caractère, sa position, il peut assurer son bonheur, donc je me retire. »

Introuvable, cet amoureux, n'est-ce pas?

Ce fameux amour que vous prônez tant, qu'est-ce donc, sinon une recherche égoïste de son propre bonheur.

Plus tard, il est vrai, le sentiment paternel s'éveille, et l'homme marié sera capable de sacrifices pour assurer le sort de sa famille, tandis que le vieux garçon, abandonné de tous, se repliera sur lui-même. Mais, cet amour paternel, qu'est-ce donc sinon un instinct naturel que vous partagez, messieurs, avec tous les animaux de la création, aussi bien les poules que les phoques et les hippopotames?

Tandis que le vieux garçon... Ah! parlons-en! Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi il ne se marie pas?

Il y en a un certain nombre qui sont vieux garçons — hélas, j'en connais — par la raison bien simple que, pour se marier... il faut être deux.

Mais, voilà, *il n'est si poulette marmite qui ne trouve son couvercle*, cette catégorie est donc peu nombreuse. La plupart des vieux garçons le sont... par dévouement. Parfaitement, mesdames les vieuses, par dévouement.

On est vieux garçon, amis lecteurs, parce que, au moment de s'embarquer sur la nacelle du mariage, on a fait un sérieux retour sur soi-même. On s'est demandé :

« Possèdes-tu un caractère capable de rendre une femme heureuse? As-tu une situation qui te mette, toi et ta famille, à l'abri de la misère? N'as-tu aucune maladie héréditaire que tu puisses transmettre à tes enfants? »

Dites, lecteurs qui riez, si tout le monde répondait franchement à ce petit questionnaire, ne verrait-on pas moins de tristes choses? Et lequel montre le plus de dévouement, celui qui se résigne à étouffer les battements de son cœur, parce qu'il sait qu'en se mariant il ferait une mauvaise action, ou celui qui, ne pensant qu'à son bonheur personnel, se lance à l'aveuglette dans l'aventure la plus dangereuse qui soit au monde?

Non, voyez-vous, les vieux garçons — et j'en peux parler savamment — sont pétris de dévouement, et, bien loin de les tourner en ridicule, on devrait les respecter. C'est pour eux que devraient être les meilleurs sièges à l'église, les meilleures bouteilles au caveau, et les plus douces prévenances.

Pour comble de dévouement, le vieux garçon connaît bien à l'avance le sort qui l'attend, et cette perspective ne le fait pas reculer. Il sait qu'on ne se fera aucun scrupule de lui jouer les plus mauvais tours, et qu'on le chargera de tous les péchés d'autrui. Il sait très bien que quand monsieur rentrera tard au logis, il servira, lui, de paratonnerre.

« Tu sais, dit monsieur à sa femme. Je voulais rentrer de bonne heure, mais j'ai rencontré Pierre d'Antan. Ces vieux garçons, c'est *pedze* comme tout, je n'ai pas pu m'en *depoissonner*, mais, je t'assure, il n'y a pas de ma faute. »

Le vieux garçon! mais on devrait lui élever une statue, et apprendre à la jeunesse à le respecter, comme la plus haute incarnation du dévouement et de l'abnégation.

PIERRE D'ANTAN.

Leçons de chasse.

Il existe en Angleterre, dit M. E. Renoir, dans sa chronique de la *Liberté*, une organisation très complète destinée à instruire les jeunes chasseurs faisant leurs premières armes.

Des armuriers ont ouvert des cours pratiques de chasse avec tout le confort désirable et dans des conditions telles que le néophyte n'a plus d'excuse à sa maladresse, quand, après un certain nombre de cachets, on le livre à lui-même dans une chasse pour de vrai.

Le cours de chasse comporte d'abord ce que j'appellerai la salle d'étude ou plutôt les salles: des bouquets de bois, s'il vous plaît, un semblant de plaine et même peut-être un peu de marais, mais je n'en suis pas sûr. Ce dernier article ne se fait sans doute que sur commande!

Donc, un parc est aménagé de telle façon que le débutant, moins la longueur de la marche, puisse se donner l'illusion de la chasse la plus mouvementée. Il sort du bureau où il a retiré le nombre de cachets nécessaire à ses expéditions cynégétiques et se présente le fusil à la main. Un homme l'accompagne, lui place

l'arme, lui fait comprendre le fort et le faible de toutes les positions, le prémunit contre toutes les imprudences, l'avertit du danger que deux coups chargés font courir à ses voisins et à lui-même.

L'élève sait tirer à la cible, supposons-nous, car c'est l'a b c du métier ; ce qu'il s'agit de lui apprendre, c'est à se servir de son arme contre du gibier. On procédera par ordre en commençant sur le faisán, gros gibier au vol pesant. Voici l'élève devant un rideau d'arbres figurant à s'y méprendre les taillis où aime à se percher et à se blottir le bel oiseau. Dès que le jeune chasseur a fait quelques pas, il entend un bruit dans les fourrés ou voit partir à dix mètres de hauteur des faisans branchés. Ce ne sont pas des faisans, bien entendu, mais de grosses boules creuses de terre glaise qu'il doit abattre et démolir sous peine de se montrer trop mazette.

Tous les cas sont prévus, toutes les sortes de départ du gibier sont rendues fidèlement, avec l'imprévu, l'attente nécessaire et les envolées précipitées des couples restés sous le talon du chasseur.

En plaine, contre la perdrix, on l'exerce suivant la même méthode, on l'oblige à prendre le sillon par le travers, on le force à distinguer un oiseau blotti d'une motte de terre qui est presque de la même couleur, et des compagnies partent dans toutes les directions, compagnies représentées toujours par des balles en terre qu'il lui faut démolir.

Dès le 1^{er} septembre, les anecdotes sur la chasse abondent dans tous les journaux. Jacques Lefranc, du *Petit Parisien*, raconte celles-ci :

J'ai souvent entendu parler, dans mon enfance, d'un brave maître d'école qui avait la passion de la chasse et du chien courant. Son plus cruel tourment, quand il faisait la classe au village, c'était d'entendre suivre la meute du château dans le voisinage de son école. Si occupé qu'il fût de sa leçon, il trépignait chaque fois d'impatience, prêtait l'oreille, se tremoussait et en oubliait sa mission.

Comme il connaissait tous les chiens de la meute, il se rendait compte à leur voix des péripéties probables de la scène cynégétique.

Et, suivant son impression, il interrompait alors la leçon commencée pour dire à un de ses élèves :

- Tu entends ?
- Oui, Monsieur !
- C'est Miraut, n'est-ce pas ?
- Je le crois, Monsieur.
- Oui, oui, c'est bien Miraut ? proclamait le brave homme au bout d'un instant ; eh bien ! alors le lièvre est fichu.

Un agent de la police de sûreté avait été chargé de surveiller, et d'arrêter au besoin, un individu demeurant à proximité d'un bois et qu'on supposait s'être réfugié là à la suite d'un méfait. Pour ne pas éveiller l'attention de celui qu'il devait ne point perdre de vue, l'agent avait revêtu un costume de chasseur. Et il trouvait que ce costume était bien celui qui lui convenait, car il était un chasseur enragé.

L'individu suspecté était également passionné pour la chasse ; sous prétexte de se renseigner sur les points giboyeux du bois, l'agent l'accostait, lui parlait, le dévisageait.

Au bout de quelque temps, on s'étonna à la préfecture de police, à Paris, de n'avoir pas de ses nouvelles. Qu'était-il devenu ? Un autre agent fut envoyé aux informations.

On juge de la stupefaction de ce dernier quand il vit son collègue chassant à travers bois avec celui qu'il avait mission d'arrêter !

Les deux chasseurs étaient devenus les meilleurs amis du monde !

L'envoyé de la préfecture n'en revenait pas !

— Vous oubliez donc, dit-il à son collègue, que votre compagnon est un criminel ?

— Lui ? répliqua le premier agent... Allons donc !... On ne peut être qu'un brave homme quand on est un aussi bon chasseur.

Aujourd'hui que la question de l'alcoolisme est plus que jamais débattue, que les sociétés de tempérance déploient de plus en plus d'activité et de persévérance, les vers qu'on va lire divertiront peut-être nos lecteurs pendant quelques instants :

La carafe et le vin.

Dialogue.

Un jour, sur une table abondamment servie,
La carafe et le vin se tenaient compagnie ;
Et tous deux, convaincus de leur utilité,
Bien avant le repas, jasaient en liberté.
La bouteille disait :

A l'heure où chacun dîne,
Que vient donc faire ici la carafe anodine ?
Allons, retire-toi, liquide sans couleur,
Ton contact fait pâlir ma divine liqueur ;
Retourne d'où tu viens, ton eau, ma toute belle,
N'est bonne toute au plus qu'à laver la vaisselle.

L'EAU

Breuvage plein d'orgueil, j'oserai vous prier
De vouloir avant tout ne pas me tutoyer ;
J'existais bien avant que la vigne fût née ;
Jeune présomptueux, je me crois votre aîné ;
Jadis le doigt de Dieu, m'indiquant le chemin,
Me fit, pour le punir, noyer le genre humain ;
L'Himalaya sentit ma mortelle caresse.
Voilà, petit Bordeaux, mon titre de noblesse.

LE VIN

Cela ne prouve pas la bonté de ton eau ;
Tu ne fus, après tout, qu'un immense fléau.
Aux noces de Cana, toi-même, en Galilée,
En vin fortifiant ton onde fut changée ;
De ce miracle seul, tu peux t'énorgueillir ;
As-tu de ce beau jour gardé le souvenir ?

L'EAU

Tu viens me rappeler une bien sottise histoire ;
Ce fait humiliant n'a rien de bien noisive ;
Mais ton affreux poison, de tous ingurgité,
Abrutit lentement la triste humanité ;
On verse sur les fronts l'eau sainte du baptême,
Et le cabaretier baptise aussi lui-même.

LE VIN

Produit nauséabond, va t'en, tu me fais peur.

L'EAU

Retire-toi d'ici, trop bachique liqueur.

LE VIN

Je vais, sans plus tarder, t'obliger à te taire ;
Tu sers à l'infirmier, même à l'apothicaire.

L'EAU

Je suis trop bonne, hélas ! voilà mon seul défaut.
L'eau discutait en vain, le vin parlait trop haut ;
Lorsque deux conviés à mines peu sévères,
Vinrent mêler le vin avec l'eau dans leurs verres.
Le fait était brutal, et cette infusion
Sut de nos ennemis hâter la fusion.

Bienheureux, selon moi, qui pourrait sans obstacle,
Opérer de nos jours un semblable miracle.

HENRY, père.

Lè Tié-troncs de Blionay.

Vo cognaitè prâo Blionay, cé galé veladzo avoué on tsaté, on pou ein amont de Vevay.

Et bin, l'est ài dzeims dé stu veladzo que l'ai diont lè tié-troncs àobin lè tere-troncs et, se vo ne sèdès pas porquilt, vé vo lo dere :

Dao teimps io y'avai per tsi no dai lào, dai z'ors, dai seingliào et outro bitès féroces, on chai étai pas tant à noce et on poavè pas dreimi su sè duès z'orolhiès coumeint ora, allà pi ! kà la né, cliao bitès sè gainavènt pas de veni queri lào medzi tantquie dein lè veladzo et malheu à cliao que n'aviont pas bin cottà la

porta de l'étrabllio ; l'étiont sù que lài manquavè lo leindéman onna faye, onna tchivra àobin on part de tcheveri et, se y'ein avai min, cliao bitès s'attaquavont bo et bin à on vé et mimameint à on modzon.

Coumeint cliao lào et cliao z'ors fasiont dai carnadzo dào dianstre pè chàotre, lo Conset d'Etat avai permet à tsacon de lè tià sein ètrè d'obedzi de preindrè on permis tsi lo préfet et lo gouvernement baillivè mimameint dai primès à cliao qu'ein poivont ètèrti ; mà lè lào et lè z'ors ne sont pas dai bitès que sè lassont cajolà coumeint on tsat et cein n'allugavè pas tant lè tsachào qu'ein aviont on bocon poaire, kà cliao z'animaux vo déchicotétron on chrétien tot coumeint on muton et s'on vint à lè manquà, àobin que voutron fusi vignè à ratà, faut sè dépatsi de décampà, et s'on à dai eindzalirès pè lè z'ertets que vo gravont de corrè, vo z'ètésfottu, kà, vo chàotont dessus et hardi ! la boustifaille.

Don, ia dza grantein, on or avai fe sa tanna dein lè bou ein amont de Blionay et vegnai roudà la né pè lo veladzo io l'avai dza fé cauquies boumès souyès de tchivrés, de mutons et de tot cein que poi accrotsi.

Dévai la né, lè dzeims sè cottavont dedein et et nion n'ousavè ressailli ; lo diè ne criavè rein mé lè z'haorès et n'iaivai papi on tsat défrou, tant l'aviont poaire.

Mà, nion n'avai onco jamé vu cé or, quand bin l'aviont dza fé dai battiès dein lè z'einverons.

Tot parai, onna né pè vai Tsalandà, que la louna baillivè bin, on citoyen vint derè ào syndico que l'avai apéçu l'or dèzo on gros tsatagni on pou ein amont dào veladzo.

Lo syndico, qu'étai on tot cràno, fe senà ào fu et l'eut astout à sa mandze 'na veingtanna de citoyens avoué dai fusi et partont avoué lo gaillà qu'avai vu la bite contre l'eindrai io étai l'or.

— Vaidès-vo pas cé affère nài à fin bas dào tsatagni ? se fe noutron coo ài z'autro.

— Oi, ma fai, dese lo syndico, n'ein la bite sti iadzo !

Y'avai bin, coumeint lo gaillà desai, on gros affère nài tot avau de l'arbro et coumeint la louna cliairivè onco prâo clia né, cé affère trantsivè su la nai et on arai djurà que cein ré-mouavè.

— Vaidès-vo pas, syndico, le budzè ora !

— Oi, ma fai, dese on municipau.

— Pas tant de cliao z'affères, fe lo syndico, vo z'ai trè-ti tserdzi n'est-te pas ? Et bin vo z'allà trè-ti meri su la bite et ào coumeindémeint de feu ! hardi ! teri lo gatollion !

— En joue !... feu !

Et vouaique 'na débordenaie dào cinq cents diablio que cein redrobliavè tantquie pè su lè monts de Tserdena.

— Budzè adé ! dese lo sergent ein vouaitieint l'or.

— Eh bin, tserdzi vito tsacon onco on coup !

Et vouaique mé 'na débordenaie de la met-sance, pi que la premiere.

— Sti iadzo, l'est tià ? desiront cliao citoyens ; no faut allà vairè, se fasiont ; mà n'ousavont ni lè z'ons ni lè z'autro s'approtsi de la bitè.

— Et bin retserdzi tsacon onco on coup et mé, y'òdrè lo premi, se fà on municipau, mà vo vindrè ti après mé, po se dai iadzo... vo sèdès... ne l'ai mè fié pas trào et ne mè tsau pas de mè fère agaffà ora !

Ye vont don ti lè z'ons après lè z'autro, coumeint 'na granta serpeint sur la nai et qu'este-que troviont :

Lo tronc dào tsatagni io la nai avai fondu pè lo fin bas pè lo sèlào de la dzornà et cein fasai 'na pliaça naira su la nai ; l'étai don cé tronc que l'aviont prai por on or.

Ma fai, vo vaidès d'ice lè recaffaiès ; mà n'ont